

Alain Gurly

# De père inconnu

2020

## **Du même auteur :**

### **Chroniques, Contes :**

- "Les Carnets du Réboussié" en 2001 (Impr. Jouve - Paris)
- "Histoire de La Grand Combe" en 2016 (Réédition revue et augmentée)
- "Les Nouveaux Carnets d'un Réboussié" (2007 - Ecrits d'Oc)
- Souvenirs d'un Lycée assassiné - 2016

### **Romans policiers de terroir : La saga du Mas des Brusses - Les enquêtes de Phino le Berger :**

- La Clède de la Jeune Morte (2009)
- L'affaire de la Fête aux Champignons (2010)
- Les trois crimes du Pont aux merles (2011)
- La malédiction du mas des Brusses (2012)
- Les derniers jours du mas des Brusses (2014)

*Et hors Saga mais avec les mêmes personnages :*

- Intrigues aux Esquinades (2019)
- De père inconnu (2020)

### **Romans historiques :**

- Les bâtisseurs de murailles deux volumes :

- 1) La quête du père – 2016
- 2) L'appel de la mine – 2017

- Le Camisard de la désespérance (2018)

**Nouvelles :**

- "Adieu ma Cévenne" en 1992 (Lacour) - Réédition 2016

- La Cloche et autres nouvelles cévenoles (2011)

- Voyage avec une âme à travers la Cévenne (Nouvelles à travers l'histoire des Cévennes) (2013)

- Histoires d'ici (2015)

- 21 histoires de Noël dans les Cévennes d'autrefois (2015)

**Poésie :** *Sociétaire de la Société des Poètes Français*

Titres des recueils poétiques disponibles :

- « Les Nouvelles Fables de mon jardin » (2010)

Ouvrages en vente directe sur <http://versamoi.free.fr>

*En hommage au temps passé, qui fit de nous ce que nous sommes...  
chose qu'on oublie bien trop souvent.*

A.G



## **Au lecteur**

*Certains lecteurs se souviennent peut-être des enquêtes de Phino, dans la saga du Mas des Brusses, en cinq volumes.*

*Voici une autre enquête un peu particulière de Phino le vieux berger, dans un autre épisode des « Chroniques des intrigues villageoises aux Esquinades. », ce petit Clochemerle cévenol de l'entre-deux guerres... Cette enquête n'est sûrement même qu'une « quête »...*



## 1

### **Automne 1905**

La pinède résonnait depuis le matin des innombrables coups de hache que les bucherons distribuaient inlassablement et inexorablement sur les troncs des pins maritimes. Ils étaient une dizaine, ruisselants de sueur, qui, depuis l'aube du jour, abattaient sans relâche les arbres de la pinède. C'était urgent, la Compagnie des Mines en avait besoin tous les jours et de plus en plus pour construire le soutènement des galeries de charbon. Les pins avaient été plantés dans ce but par la Compagnie depuis une bonne trentaine d'années.

L'exploitation tournait à plein régime... Cette pinède-là se situait alors sur les derniers contreforts des collines cévenoles qui tombent en pentes adoucies jusqu'aux abords d'Alès, juste au-dessus de la banlieue minière qui se nomme Rochebelle, au sous-sol troué de galeries et de puits de mine.

C'est là qu'habitait Albert Portet. Fils de bûcheron, bûcheron lui-même, il aimait son métier, pourtant rude et souvent épuisant. Mais il disait souvent à sa femme Marthe que ses amis mineurs n'étaient pas mieux lotis que lui et qu'à tout prendre, il préférerait encore travailler à l'extérieur que dans les entrailles de la terre !

La petite entreprise de bûcheronnage dans laquelle travaillait Albert depuis de nombreuses années était florissante, car la Compagnie de Mines payait bien et régulièrement. De plus, la femme d'Albert, Marthe, exerçait le métier de lavandière...

Elle lavait le linge qu'on lui confiait, soit dans les lavoirs communaux, soit, à la belle saison, directement dans les eaux du Gardon, qui coulait en contrebas du faubourg de Rochebelle...

C'était aussi un travail rude, car le linge mouillé pèse considérablement. Qui n'a jamais retiré un grand drap de lin mouillé du courant d'une rivière ne peut pas se rendre vraiment compte de la force qu'il faut déployer... Sans parler du charroi dans de grandes corbeilles en osier.

Mais le couple vivait bien. Ils avaient une petite fille, Élise, qui allait sur ses douze ans. Elle secondait activement sa mère en l'aidant pour le repassage du linge lavé, lorsque les clientes demandaient ce service supplémentaire.

La petite avait tout de même de la peine à soulever quelquefois les énormes fers à repasser en fonte qui chauffaient sur le grand poêle de la cuisine.

Malgré le torchon dont elle s'enveloppait la main, il lui arrivait de se brûler souvent.

Albert, lorsqu'il faisait beau, partait à l'aube et ne revenait qu'au crépuscule...

\* \* \*

Ce soir-là, il ne restait plus que quelques pins à couper avant de finir la journée. C'était l'automne et les jours raccourcissaient rapidement, la pénombre avait envahi la forêt. Albert finissait d'abattre un grand pin avec un de ses collègues. On entendait les halètements réguliers des deux hommes qui frappaient alternativement le tronc de leur cognée. Le pin frémit et commença à se coucher. Les deux hommes s'arrêtèrent et restèrent droits à côté du tronc, car il ne faut jamais partir du pied de l'arbre qu'on abat. Ils regardèrent le tronc craquer et se fendre. Lentement, puis violemment, le pin tomba.

Mais, ce jour-là, le malheur voulut qu'il se produise un accident très rare : le pin accrocha les branches d'un autre pin à côté. Cet arbre était presque mort... Une grosse branche se cassa sous le choc et son extrémité s'abattit de plein fouet sur la tête du pauvre Albert Portet. Le malheureux mourut sur le coup sans même s'en apercevoir...

C'était au mois d'octobre 1905, dans les collines qui dominaient Rochebelle. Albert laissait brutalement sa femme et sa petite fille...

\* \* \*

Albert enterré, il fallut vivre quand même. La mère et la fille lavèrent et repassèrent encore plus de linge. Surtout Marthe d'ailleurs, qui avait à cœur de ne pas trop surcharger sa fille de travail. Elle vieillissait vite à ce train, recrutée de fatigue tous les soirs un peu plus.

Pourtant Élise grandissait aussi. Elle essayait de prendre en charge le plus de travail possible pour soulager sa mère. On la voyait passer tous les jours chargée de grosses corbeilles de linge, mouillé ou au contraire sec et bien repassé... C'était leur gagne-pain quotidien...

Cependant, le chagrin et la fatigue eurent raison de la résistance de la mère.

En 1910, Marthe attrapa une mauvaise bronchite à la suite d'un séjour trop long sur les bords d'un Gardon dont les berges étaient encore gelées... Elle en mourut.

Et Élise resta seule. Elle continua à faire le métier de lavandière. Tous les jours, avec obstination, elle lavait, repassait, livrait et ramassait le linge qu'on voulait bien lui confier.

La jeune fille s'autorisait une sortie le dimanche pour aller au bal. Elle adorait danser...

Sa vie continua ainsi jusqu'en 1913. Et, à ce moment-là, tout allait changer pour Élise. Ce fut la faute du bal, et, surtout, en 1914, de la guerre...



## **LA PLACIÈRE<sup>1</sup>**

---

<sup>1</sup> Trieuse, laveuse de charbon



## **La Grand Combe (1913)**

La ville champignon de La Grand Combe fumait de toutes les cheminées de ses usines, de toute la poussière de son charbon. La ville se signalait déjà à l'horizon par toute cette fumée en suspension dans le ciel au-dessus d'elle... La poussière s'infiltrait partout, même, et y compris dans les maisons les mieux calfeutrées. Chaque jour, les femmes grand-combiennes, armées d'un chiffon, nettoyaient cette poussière à l'intérieur même de leurs logements. C'était un rituel quotidien et indispensable. Nul ne s'en offusquait. C'était ainsi, voilà tout... Créé depuis à peine plus d'un demi-siècle, le pays noir portait déjà bien son nom. Les toits étaient noirs, les hommes qui sortaient de la mine étaient noirs. Les trieuses et laveuses de charbon, sur le carreau de la mine ou sur les places de triage, étaient maculées de charbon et de suie. Sur le visage des plus anciens, le charbon avait incrusté des sillons noirâtres et pourtant, nul ne se lavait plus et mieux que les mineurs !

Mais le charbon marquait tout le monde de son empreinte. Tout le monde en vivait, en vivait plutôt bien et, chose remarquable, en vivait heureux...

\*\*\*\*\*

A cette époque habitait et travaillait à La Grand Combe une placière nommée Mathéa Roclette. C'était une forte femme de quarante et un an, venue de Génolhac en son jeune âge, qui logeait là depuis quinze ans. Mariée un an seulement à un mineur, qui perdit la vie au fond de la mine sous un éboulement, Mathéa n'avait pas d'enfant.

Depuis son arrivée, elle travaillait comme placière dans la vallée du ruisseau Sans Nom, qui n'était pas encore la vallée Ricard...

La place de triage et de lavage du charbon était installée dans cette vallée, à la sortie des galeries de mine principales, dont les berlines et les wagonnets véhiculaient nuit et jour des chargements ininterrompus de l'or noir cévenol.

Ce charbon brut arrivait au lavoir sur des tapis roulants où les placières enlevaient à la main les pierres qui l'encombraient, puis le lavaient pour le débarrasser de sa poussière et le rendre brillant. La place, comme le reste de l'exploitation, tournait nuit et jour : il y avait un roulement de personnel sur trois postes de huit heures. Le poste de nuit se nommait alors le troisième poste.

Le long de ce poste de lavage et de triage s'allongeait la Rue de la Clède, peut-être la rue la plus ouvrière et la plus active de la ville...

En tous cas la moins résidentielle.

Elle était environnée de bâtiments industriels, jouxtait la première centrale électrique de la ville, débouchait enfin sur la gare ferroviaire, le poumon exportateur du charbon vers Marseille et les ports méditerranéens, dont les navires à vapeur constituaient l'exutoire principal.

Des deux côtés de la rue de la Clède il y avait des maisons où logeaient les ouvriers et s'ouvraient les commerces.

La rue de la Clède Basse et la Rue de la Clède Haute était séparées par une rue transversale qu'on nommait la rue des Lavoirs.

En effet, on trouvait une dizaine de lavoirs publics alimentés par un petit ruisseau, où les femmes venaient tous les jours pour laver leur linge.

Nuit et jour, dans cette rue, on entendait grincer les berlines sur leur rail, crisser les freins des locomotives. On entendait la rumeur des roues des puits de mine qui remontaient et descendaient les mineurs dans le fond des galeries souterraines. Au-dessus de la ville passaient de trains de petites berlines accrochées à de gros câbles d'acier, qui portaient le remblai des galeries vers les terrils. La rue grouillait littéralement d'ouvriers qui partaient ou revenaient de travailler, de femmes qui faisaient leurs courses quotidiennes. Les commerces et les cafés ne désemplissaient pas, la rue fourmillait d'enfants qui, à la sortie de l'école, criaient, s'amusaient dans tous les recoins.

C'est là qu'habitait Mathéa. 22, Rue de la Clède. Dans un petit immeuble où se trouvaient quelques logements de deux pièces, composés d'une cuisine minuscule et d'une chambre beaucoup plus grande ou, en se mariant, elle avait installé deux lits.

Un pour son mari et elle, un autre pour le ou les futurs enfants qu'elle n'avait jamais eus.

Les toilettes, communes, se trouvaient à l'extérieur, dans la rue des Lavoirs, toute proche. Tout comme s'y trouvait l'eau que Mathéa allait puiser à la fontaine.

C'était la règle commune à toutes les maisons du quartier, qu'on avait appelées longtemps des « casernes », mais personne, à cette époque, n'attachait à ce terme une quelconque signification militaire.

Petite, mais vigoureuse et solide, Mathéa vivait de son travail de placière. Elle était connue dans le quartier pour être fort charitable et s'occuper de ceux qui en avait besoin.

« Je n'ai personne d'autre à soigner... » disait Mathéa.

Mathéa, chose rare à l'époque, savait lire et écrire. Issue d'une famille protestante, c'était la règle. En effet, lecture et écriture faisaient partie de l'éducation familiale des huguenots, car il était nécessaire de savoir lire le Livre<sup>2</sup>, et l'écriture venait en même temps...

Dans le logement standard de deux pièces, à côté du sien, logeaient deux jeunes ouvriers mineurs, venus travailler aux mines depuis leur lointaine campagne de Barre-des-Cévennes. Célibataires tous les deux, ils avaient décidé de loger ensemble, en attendant de trouver une compagne. Le premier se nommait Léon Brassier, il avait vingt-six ans. C'était un jeune homme robuste, jovial, aux yeux noirs et aux cheveux bruns. Son ami s'appelait Antoine Bruchon. Il était légèrement plus âgé...

C'était un genre de colosse pacifique, dont les yeux vert-de-gris paraissaient toujours plongés dans un rêve intérieur. Mathéa chérissait particulièrement ces deux jeunes gens. Ils travaillaient presque toujours du troisième poste, c'est-à-dire de vingt-deux heures à six heures du matin. Alors, souvent, lorsqu'ils rentraient, ils trouvaient le café prêt dans un pot en grès sur la table.

Quand ce n'était pas deux bonnes portions de potée ou de daube...

Car Mathéa cuisinait souvent, dès qu'elle ne travaillait pas... Elle disait que cela lui passait le temps et qu'elle aimait faire la cuisine. A l'occasion, elle lavait leur linge au lavoir... Alors, Léon et Antoine lui apportaient en retour du bois et du charbon pour sa cuisinière, qu'ils récupéraient sur leurs chantiers respectifs. Quelquefois même, à la bonne saison, ils amenaient des légumes échangés avec des ouvriers qui avaient un jardin, le long du Gardon. Quand ils partaient en congé jusqu'à leur mas natal, ils en ramenaient toujours de la charcuterie.

---

<sup>2</sup> La Bible.

C'était ainsi que l'on vivait, dans la Rue de la Clède, aux temps où la solidarité n'était pas un vain mot. Mathéa, bien sûr, on l'a vu, travaillait comme placière de six heures à quatorze heures ... C'était le premier poste.

Tout cela constituait une routine bien établie.



**La naufragée de la Rue de la Clède  
(1913)**

Au mois de Décembre 1913, deux semaines avant Noël, Léon Brassier s'en alla en fin d'après-midi, chercher un paquet de tabac au Bar Tabac de la gare.

C'était après la longue sieste que les hommes du troisième poste s'octroyaient systématiquement avant de partir travailler à vingt-deux heures.

Le bar était plein et Léon y rencontra de nombreux amis. Il discuta un moment avec eux avant de retourner chez lui, retrouver Antoine, qui ne fumait pas ! Léon ne se doutait pas qu'ils allaient passer une soirée agitée.

Vers dix-neuf heures, Mathéa entendit un bruit de course dans le couloir et l'escalier, puis on frappa précipitamment à sa porte en appelant son nom.

Elle ouvrit aussitôt, bien que la porte ne fût jamais fermée à clé. Elle se trouva en face de Léon, rouge et essoufflé.

— Mathéa, venez vite, il y a une jeune femme sur le banc à côté de la gare qui semble très malade. Elle a dû arriver par le train d'Alès qui passe vers 18H10. Personne ne la connaît. Venez vite ! Elle est vraiment mal en point.

— Mal en point ! C'est bien vague ça ! s'exclama Mathéa. Mais vous avez un peu regardé ce qu'elle a exactement, ou vous l'avez laissée comme ça, avec ce froid de canard ?

Léon parut quelque peu gêné !

— Hé bien... C'est-à-dire... Enfin, il semble qu'elle saigne assez, et il y a des gens qui croient que... Enfin on croit qu'elle est en train d'accoucher !



— Seigneur ! s'exclama Mathéa qui était en train de mettre ses chaussures et revêtir sa grosse pelisse... On ne peut pas laisser cette femme comme ça. Elle va en mourir... surtout avec ce temps ! Vite, va chercher un petit chariot, une brouette, n'importe quoi, qu'on puisse l'amener au chaud.